

Legendion

Tome I

Le cercle de Seheiah



Rémi BOMONT

Extrait : LEGENDION

Prologue

Le Commencement prend bien des formes. Une existence humaine suffit à en faire maintes fois l'expérience. Il n'est souvent que le début de ce qu'on lui attribue, car en réalité, il est un changement. Une naissance initie à la vie et la précède, mais elle n'est qu'un changement d'état d'un organisme dépendant posant la première pierre de son autonomie.

J'ai assisté à la naissance d'un monde. Ce fut la dernière chose que je vis avant de sombrer dans mon sommeil presque millénaire. Et croyez-le, de sa genèse, ce monde remplaça la fin. Un changement d'état, rien de plus. Les hommes d'aujourd'hui appellent cette époque ancestrale que fut l'avant, l'Antachodria. Ce n'est qu'un titre collé sur une idée. Neuf siècles ont passé depuis la Chute de l'Antachodria. Les générations se sont succédées et les histoires ont été oubliées. Seuls les Rois ont connu les mémoires du passé.

Je ne suis pas roi. Point de livre secret ou de conte narré. J'étais là. J'ai vécu chaque seconde de cette décadence. J'ai ressenti le chagrin de Dieu. Si les humbles n'y ont vu que sa colère, les éclairés ont pu pleurer avec lui.

Certes, les hommes n'étaient, ne sont et ne seront sans doute jamais mauvais. Ni bons d'ailleurs. C'est ce qui les rend si particuliers. Leur âme est naturellement neutre, capable du meilleur comme du pire. Il n'est question que de choix.

Dans l'Antachodria, des peuples aux formes et cultures diverses cohabitaient. Dieu leur avait donné des âmes bonnes ou mauvaises et tous s'équilibraient, encadrés par la neutre humanité. Les bons actes annulaient les infamies, et les crimes assombrissaient la clarté du monde.

Il en avait été ainsi des millénaires durant, bien avant que votre serviteur ne prenne son premier souffle. Les hommes dominaient le monde par leur nombre et vénéraient Dieu, naïvement baptisé Zahâl.

Bêtise, car Dieu n'a pas de nom, il a tous les noms. Qu'importe son titre, qu'importe l'image qu'on lui attribue ou les rites culturels qu'on lui voue, il est ! Et c'est de cette existence que le monde tient debout.

Quelque chose se produisit, hier encore, me semble-t-il, il y a neuf siècles en réalité. Personne ne sut quoi, mais cela arriva et l'équilibre se brisa. Des âmes pures s'obscurcirent, des âmes corrompues se bonifièrent. L'univers alla dans tous les sens. Les alliés d'hier devinrent des ennemis et deux géants se dressèrent l'un contre l'autre.

La fin fut alors proche. L'Empire Irouti se déversa dans les contrées des Royaumes-Unis. Avec eux se mêlèrent sans ordre ni raison les autres peuples du monde. Plus d'une centaine de races mineures se mêlèrent dans cette folie autodestructrice. Le feu et le sang remplacèrent prairies et forêts. Du divin, ni le chagrin, ni la colère ne trouvèrent de fin. La Chute devint.

Dans son désespoir, le Tout-Puissant arracha les âmes liées à une vie et vaporisa ce monde putréfié. De sa peine, il refaçonna le temps et de son courroux, l'espace, puis s'empara des restes du monde pour en créer cinq autres.

Le prime, Aosus, reçut les sables du désert, rudes et chauds. La nourriture y fut rare, obligeant les vivants à s'entasser autour des quelques oasis et sources cachées.

La seconde, Cassade, hérita de la vie. Les forêts la recouvrirent jusqu'aux horizons. Les vivants se rassemblèrent autour des cascades parsemées par milliers, où de larges clairières fertiles les y attendaient.

La tierce, Ocaria, fut noyée sous les flots. Les récifs, longtemps, furent le tombeau des âmes, avant que l'homme les domptât et les façonnât en berceau d'une vie prospère.

Le quart, Magama, devint le grenier de l'humanité. Cette terre dominée par l'activité volcanique se montra bien plus généreuse que l'eût redouté la première génération de l'Échodria. Jamais terre n'avait été plus fertile. En ce monde, nul homme ne connut la faim.

Lorsque Zahâl eut fini ces quatre mondes, il rassembla la matière et les substances restantes dans un dernier monde, un océan corrosif survolé de quelques poussières de terre et de vie, tantôt petites comme des grains de sable, tantôt larges comme deux montagnes. Azzur naquit.

Sa besogne achevée, Dieu leur donna un ordre. Aosus, Azzur, Magama, Cassade et Ocaria. Cinq mondes pour cinq vies différentes. Car tel fut le jugement de Dieu lorsqu'il se pencha sur les âmes de ses mortelles et leur dit :

Ce jour premier marque le commencement d'une ère rédemptrice. Les fautes d'un jour se paieront chaque jour. Que votre descendance se souvienne, car de cet instant éveillez, une vie de nomade, vous subirez !

Il reposa les âmes survivantes. De l'Antachodria, seules deux races survécurent. Les Hommes, bien sûr, colonisèrent sans vergogne. Ils occupèrent les terres et l'océan. Les Nains, quant à eux, ne pardonnèrent jamais de s'être laissé embarquer dans cette folie. Emportant la culpabilité d'avoir survécu, ils s'enfermèrent dans leurs cités souterraines.

Depuis lors, les cinq terres - ou Échos - se succédèrent les unes aux autres. Vingt-cinq jours, et le dernier soir à minuit, le souffle divin vint inlassablement chercher, ensemble, les âmes des vivants dotés de conscience pour les transporter à l'Écho suivant, là où elles le foudroyaient le Cycle précédant. Un nouvel ordre pour un nouvel espace-temps. La boucle fut bouclée et les siècles passèrent. Les Hommes se propagèrent en tous

Échos et un royaume naquit derechef. L'hémisphère Nord devint le royaume d'Escasam. Les clans libres, les Heitmatlos, se partagèrent le reste, le Sud. Sauvages, violents, sous l'hégémonie du sang, leurs frontières n'eurent de cesse de fluctuer.

Neuf siècles furent passés lorsque je me réveillai. J'en éprouvai un grand malheur, car cela n'avait qu'une seule explication. « Elle » s'était libérée. Les sacrifices passés avaient été vains et il fallait à présent tout recommencer. Mais cela était-il encore possible ?

Ce jeune monde est mourant, destiné à s'effondrer, je le crains. Mais il reste un espoir. Tu es cet espoir.

Entend mon appel, ô toi, héritier archangélique. Je suis Ohen, ton serviteur, geôlier ancestral de la prison qui La retenait. Je t'offre ma dévotion, et mon souffle de vie, aussi faible puisse-t-il encore être. Dis-moi où te trouver et je t'apporterai une armée. Ô Legendion, le monde a besoin de toi. Où es-tu ?

Chapitre I

Il y a quinze ans.

— Silence. Silence ! gronda le magistrat de sa voix pointue à l'assemblée qui lui faisait face.

Un furieux brouhaha s'élevait du Tribunal. Une foule de curieux était venue assister au procès. La tension était d'autant plus palpable que la ville semblait comme scindée en deux, opposant les citoyens dans un débat moral par l'occasion même devenu physique, quant à la culpabilité des accusés. Ces derniers, un homme et une femme, étaient mari et femme, connus et respectés depuis nombre d'années.

Le couple Hallebardier, Sinaï et Shaëlae avait tant apporté à Asam que pour beaucoup de ses habitants, peu leur importaient les crimes dont on les accusait. Mais la décision de Justice, d'après la rumeur, serait on ne peut plus sévère. La faute au titre de Haut-Commandant que Sinaï portait, faisant de lui la seconde plus puissante personne au monde. Devant lui ? Erathostène Elewoon, monarque d'Escasam, dont les contrées recouvraient l'hémisphère nord des Échos jusqu'à ce que l'Est et l'Ouest se rejoignent et se confondent tel un couvre-chef sur la tête de leur univers. C'était aussi un homme au cœur trahi, la confiance poignardée par son ami intime, Hallebardier, à qui, jusqu'alors, il aurait confié sa vie.

— Silence, vous dis-je ! requit derechef le magistrat dont l'étrange voix saturait. Point de calme, point de procès ! Tenez vos langues ou sortez !

Enfin les bouches consentirent à se clore et les esprits à s'apaiser. La salle était bâtie comme une arène où le public observait le spectacle depuis des gradins circulaires. Face aux grandes portes, les seigneurs des régions Escasienne siégeaient, largement espacés et encerclés par leurs gens. Certains venaient de terres extrêmement reculées, transportés exceptionnellement

à bord des frégates volantes de Sa Majesté, afin que tous puissent être témoins de ce qui allait se produire. Ainsi se tenaient-ils droits, attentifs, en prenant grand soin de ne jamais se regarder les uns les autres. De chaque côté, on trouvait les gradins de la noblesse où les gras et riches aristocrates venaient assister à la condamnation des hommes comme l'on se rendait à une pièce de théâtre. Pour les autres, les roturiers, il fallait rester debout et, si l'on ne faisait pas partie des quelques chanceux du devant, tendre les oreilles. L'extérieur n'était pas en reste, car les Asaméens envahissaient l'avenue et les ruelles adjacentes. Tous voulaient connaître le verdict. L'événement extraordinaire bouleversait la capitale, comme jamais cela s'était produit de mémoire d'homme. Dans les tavernes, les souïards avaient déserté, les filles des bordels n'avaient d'autre activité qu'un peu de ménage pour tuer le temps et les quelques écoles où étaient instruits les enfants des plus riches avaient été fermées.

Les immenses portes en bois de chêne vernis s'ouvrirent avec fracas. Une colonne de soldats pénétra le cœur du tribunal, suivie par un crieur familier à Asam. Celui que nul n'avait jamais entendu clamer de sa voix vibrante « Ramone la cheminée otabas »¹ ou encore « qui veul de bon lait ? », car c'était là le crieur royal que seules les affaires publiques de la Cour concernaient.

— Ce présent, le ô grand monarque Elewoon, régent des demi-Échos, suzerain des neuf régions d'Escasam, porteur du sang des Rois, ainsi que l'héritière au trône d'Escasam, sa fille, Lerena Elewoon, tonna-t-il, suivi par une acclamation qui fit leçon de sagesse au magistrat.

Deux cors assourdissants retentirent sous la coupole de la salle. Le Roi apparut dans son armure d'apparat de fer blanc et d'or. Elle n'avait jamais servi qu'aux représentations publiques et n'était d'ailleurs pas adaptée pour batailler. Lourde,

1 *Ramone la cheminée de haut en bas*

encombrante et polie comme un miroir, son seul usage se révélait être aussi sa plus grande qualité, paraître étincelant et puissant. Derrière le monarque aux traits tendus, une petite fille, haute comme trois pommes, sautillait avec insouciance, vêtue d'une ravissante robe bleue qui lui seyait merveilleusement. À ses côtés, lui tenant la main comme frère et sœur, un petit garçon pas plus âgé, lui, autant voire plus tendu que le roi. Il avait les yeux gonflés de fatigues et de chagrin qui contrastait de manière presque incongrue avec sa jeunesse.

Ils traversèrent l'arène, gravirent les quelques marches et s'assirent aux trônes surélevés derrière la chaire du magistrat. Le petit garçon, lui, s'installa sur un tabouret ajouté pour l'occasion.

Après un élan d'enthousiasme, le calme revint. Erathostène Elewoon fit signe au juge de commencer l'audience.

— Faites venir les accusés, ordonna celui-ci.

Comme une poterne le long d'une muraille, une petite porte en bois s'ouvrit sous les gradins en poussant un grincement strident. Encerclés d'une petite escorte, les bras menottés dans le dos, Sinaï et Shaelae apparurent à la vue de tous. Cela suffit pour déchaîner, une fois encore, l'opinion publique, qui s'ébranla des mêmes débats décousus quant à leur culpabilité. Le petit garçon, lui, préféra fermer les yeux et se boucher les oreilles qu'assister à cette tragédie.

Voilà un Cycle qu'on avait enfermé le couple Hallebardier dans le beffroi sud-est de la capitale, un de ceux qu'on disait les plus inconfortables et insalubres. Les vêtements sales et usés, les mines exténuées, ils avancèrent tranquillement, un masque résolu comme seule présence, puis s'arrêtèrent au milieu de l'arène. Les soldats leur ôtèrent leurs entraves, avant de se retirer.

Le magistrat gesticula de la main. Un coup de cor sonna le silence que la présence royale imposa. Le magistrat bouillonna intérieurement de jalousie.

— Accusés, annonça-t-il, vous allez être jugés pour les crimes suivants : usage des Forces Interdites, trafic de substances et objets occultes. Compte tenu des proportions inhabituelles de cette affaire, le roi en personne souhaite représenter Justice.

Shaelae se blottit contre son mari, les yeux rouges et humides de larmes encore fraîches. Sinaï lui sourit paisiblement, mais dans son regard, elle lut tant de regret. Elle pouvait le sentir se mourir du drame qui allait les séparer de leur fils.

Le monarque se leva puissamment, nimbé d'une expression de rage froide et intransigeante.

— Sinaï Hallebardier, pointa-t-il de son timbre grave et accusateur, Haut-Commandant du royaume d'Escasam, main du Roi... ami - il l'avait presque murmuré. Par vos actes, vous vous êtes rendu coupable des pires péchés qu'un homme puisse commettre, en usant des Forces Interdites.

Sinaï le fixa droit dans les yeux. Il avait de la sympathie pour celui qui l'interrogeait. Il le savait être un homme bon et un Roi d'exception, que ses reproches n'étaient basés que son endoctrinement dans une idéologie transmise depuis des générations. Il ne pouvait lui en vouloir personnellement. En fait, il n'essayait même pas. Il se sentait humble. L'évidente issue du jugement le consternait, mais ne l'effrayait pas.

Il se tourna vers son épouse et la contempla comme s'ils étaient seuls.

Tu es magnifique, songea-t-il.

Des yeux bleus aux reflets mauves, une chevelure noire et longue, des pommettes roses et de timides seins qui le faisaient craquer. Il eut envie de l'êtreindre et éprouva un profond ennui à subir ce procès inutile. Il n'en avait que faire. Le temps des

hommes était révolu. Que cela se termina, vite ! Il prit la parole sans qu'on l'y ait invité. Qu'avait-il à perdre ?

— J'ai fait usage des Forces Interdites, de la magie.

— Tu l'avoues sans la moindre honte ! rétorqua le roi Elewoon. Par tes actes, tu vas à l'encontre de l'interdiction universelle à l'usage de telles forces. Si Dieu l'avait voulu, il aurait pu tous nous condamner pour ce crime.

— Erathostène...souffla Sinaï, las.

Le ton familier de l'accusé surprit tout le monde dans la salle. Le monarque Elewoon, lui, n'en eut que faire. Ils se dévisagèrent mutuellement, les yeux du roi empreints de déception. Sinaï était plus qu'un Haut-Commandant pour lui, c'était un ami intime à qui il confiait ses peines les plus secrètes et ses secrets les plus peinant. Depuis leur rencontre, ils s'étaient toujours tout dit et savaient tout l'un de l'autre. En tout cas, l'avait-il cru. Il le haïssait pour ses secrets. De toute son âme.

À présent, le mépris obscurcissait son cœur chaque fois qu'il posait les yeux sur Sinaï. Ce crime ne pouvait être pardonné. Il ne pouvait lui pardonner.

Le condamné poursuivit.

— Ce sont nos ancêtres, et non Zahâl, qui ont interdit la magie. Dieu juge les hommes sur la valeur de leurs actes et non sur des lois humaines qui l'indiffèrent. Nous autres, magiciens, ne sommes que vos boucs émissaires depuis le commencement des temps.

Le roi empoigna son sceptre et frappa sans mesure la table dressée devant lui.

— Qui es-tu, Hallebardier, pour narrer l'histoire de l'Humanité au fils de ceux qui l'ont écrite ? Zahâl a interdit la magie voilà bientôt neuf siècles et quiconque a trahi cette règle en a payé de sa vie. Toi, chasseur de sorcière, imposteur, ne le sais-tu pas mieux que quiconque ? Ton arrogance te placerait-

elle au-dessus de tous ? Le pouvoir que je t'avais octroyé t'aurait-il monté à la tête ?

Ses mots en disaient long sur ses intentions. La foule favorable aux condamnés s'enflamma. Dans tout ce brouhaha, un homme s'avança.

— Il a sauvé des centaines de vies. Ma femme, mes enfants. Nous serions tous morts sans son intervention. Vous l'accusez d'aller à l'encontre de Dieu. Moi, je dis qu'il fut sa main.

Une houle de cris soutint sa parole. L'homme poursuivit.

— Héléo ne serait que ruines, à ce jour. Votre armée était là. Tous peuvent témoigner, ces hommes qui étaient venus soumettre les Hélonéens à la volonté Escasienne.

Ses mots embrasèrent les Asaméens bien au-delà des murs du Tribunal. Un autre débat jeta la cohue dans les rues de la capitale, et dans les groupes opposés, d'autres groupes plus petits se formèrent, ne s'accordant pas quant aux intérêts et aux implications du royaume dans ce qui ressemblait à une conquête douce des clans du Sud. Jamais on n'avait vu le peuple autant imprégné des choix politiques et militaires de la monarchie. Cet homme aurait mérité la potence pour pareilles accusations, mais le roi Elewoon savait que la situation, critique, nécessitait plus grande intelligence que la seule répression. L'un parlait, mais beaucoup d'autres en pensaient. Il se leva et fit face aux Asaméens avec toute la grâce qu'il méritait. D'un geste de la main, il ordonna le silence.

— Les récents événements qui ont frappé la cité heimatlos de Héléo ont été une terrible tragédie. Il y a eu de nombreux morts... et je déplore chacun d'eux. La situation a dégénéré, c'est certain, et les coupables seront punis, qu'ils s'agissent des propagandistes ou des traîtres. Nous sommes Escasiens. Nous sommes le peuple le plus puissant du monde, pas le peuple de l'oppression. Nous avons longtemps tendu la main à Héléo. Aujourd'hui, il est évident que cette cité ne veut pas de notre

aide. Voilà pourquoi j'ai décidé de retirer nos forces de cette région. Que notre royaume soit porteur de paix ! Ni aujourd'hui ni demain, nous ne laisserons la faute des uns briser l'union des autres... C'est ce que nous jugeons aujourd'hui ! Ce que nous ne pouvons accepter !

— Mais Hallebardier est innocent ! reprit l'homme qui, un peu plus tôt, avait pris la parole.

Le roi fronça les sourcils, plongeant sur lui un regard inquisiteur.

— Vous avez la couleur de peau d'un homme du Sud, dit-il. Qui êtes-vous ?

L'homme s'inclina avec déférence, comprenant qu'il avait outrepassé les limites que tous se devaient de garder en présence du roi.

— Un Hélonéen, Votre Majesté. Un commerçant de passage qui s'est fait la promesse de défendre le sort de son sauveur.

— Dans ce cas, mêle-toi à l'assemblée, du côté qui te chante. L'homme déglutit, écrasé par l'aura débordante du monarque.

Pourtant, il était venu pour une cause juste et se devait de l'exprimer.

— Je porte la voix des Hélonéens, Majesté. Tous seront heureux d'apprendre que vous vous retirez du clan. Cette guerre a bien failli les anéantir.

Elewoon contint un spasme de fureur. L'homme sembla ignorer qu'il venait de prononcer un mot insoutenable aux oreilles du roi. Ses poings s'écrasèrent sur le bureau tandis qu'il se pencha en avant, ses yeux lui sortant presque des orbites.

— Silence ! Siilenceee ! imposa-t-il à nouveau. Nulle guerre n'a souillé notre monde, ô grand Zahâl, non ! Il n'y a pas de guerre en aucun Écho. Neuf siècles de paix, et la paix régnera aussi longtemps que les Elewoons siégeront sur le trône. Et ce n'est pas toi, petit homme, qui va tromper mon

peuple. Puisque tu es venu exprimer la parole des Hélonéens, termine ce que tu as commencé, puis n'ouvre plus jamais la bouche en ma présence ou je te ferai couper la tête sur le champ.

Le commerçant se mordit la langue. Il connaissait très mal les coutumes Escasiennes. Venir s'exprimer à l'égal du roi n'était certainement pas la meilleure idée de son existence, mais puisque l'occasion lui était en suspens de défendre la vie et l'honneur du héros que tout Héléo louait en cette période sombre, il se devait de s'en saisir.

— Cet homme est un héros. Lorsque les canons de vos armées ont enfoncé la falaise qui couvre la ville d'Héléo, c'est une montagne de roche qui s'est abattue sur nos maisons. Rien ni personne n'aurait pu arrêter une telle catastrophe. Lui l'a fait. Alors quand il dit que nous sommes jugés à la valeur de nos actes, je le crois et je dis haut et fort : Hallebardier est un héros, pas un criminel.

Clameur dans la foule. Une houle d'opposition traversa les murs.

— Pour chaque homme sauvé, combien va-t-il en condamner ? demanda le roi, clair dans son idée et définitivement réfractaire à tout argument. Si Zahâl, notre Père tout-puissant, constate que sa création n'a rien appris de sa dernière leçon, que va-t-il se passer ? Quel cataclysme va frapper le monde à nouveau ? Tous ces traîtres jouent avec nos vies en croquant le fruit interdit. Bien heureux sont les survivants d'Héléo, mais jamais tel acte de sorcellerie ne doit se reproduire.

Il fit une pause, faisant signe à l'homme de disparaître dans la foule, puis reprit.

— Faisant suite à ces événements, une enquête a été menée par le commandant Eres.

Un homme en armure se leva, puis s'avança sur le podium. Il avait un visage fermé, glacial. Ses pommettes creuses et son teint pâle lui donnaient un air presque cadavérique.

— Je vous remercie, Majesté. Je suis allé fouiller personnellement le lieu d'habitation des accusés. Dans leur maison, j'ai trouvé un très grand nombre d'objets faisant référence aux forces occultes. En fouillant dans leur vie, j'ai appris qu'ils avaient instauré un réseau complet à travers la capitale. De grosses sommes d'argent ont été découvertes et soixante personnes impliquées dans leurs trafics ont été arrêtées. Elles attendent à présent d'être jugées.

— Voilà des informations tout à fait éclairantes, commandant Eres. Voyez, Asaméens, comment ils s'enrichissent sur votre dos. Ils mettent vos vies en danger pour leurs intérêts personnels !

— Nous avons aidé beaucoup de gens, tenta de se justifier Sinaï, nous ne voulions pas d'argent. Nous l'acceptons par politesse.

— Quelle bonté d'âme ! ironisa le roi. Vous n'aviez qu'à le donner aux plus démunies.

— Nous le faisons. Demandez aux malheureux qui vivent aux périphéries de la cité.

— Il suffit, Sinaï ! Tu te caches derrière des excuses, mais Dieu n'est pas dupe. Tôt ou tard, nous devons tous assumer nos erreurs. Vous paierez de vos vies votre absolution. Dieu le veut !

Voilà. Il a choisi.

La foule s'enflamma. La nouvelle traversa les portes et se propagea dans les rues. Le commerçant Hélonéen accourut sans réfléchir.

— Je vous en conjure, Majesté, ne faites pas ça. Ce serait un crime contre Zahâl que de punir la bienfaisance.

Il en fut fini de la patience du roi qui ne put retenir plus longtemps sa colère cumulée. Cet importun allait faire les frais de son impertinence.

— Je t'avais prévenu. Arrêtez ce blasphémateur et pendez-le haut et court ! Quant à vous, Sinaï et Shaelae, vous allez connaître le courroux du roi trahi. Je vous ferai brûler vif, pour le bien de tous. *Nous te pardonnons, Erathostène.*

Shaelae se serra plus encore dans les bras de son mari et pleura contre sa poitrine.

— Notre fils ? bafouilla-t-elle dans sa peine.

Tout ira bien pour lui. Ne t'inquiète pas, ma tendre épouse.

Le petit garçon au visage terrifié lâcha la main de la princesse et courut dans les bras de ses parents. Ils se blottirent tous trois, et cela parut durer une éternité, trop courte qu'elle fût. Les gardes vinrent s'emparer d'eux, séparant parents et enfant. La princesse se remit à sangloter, submergée par la colère et la tristesse envahissantes. Elle ne comprenait pas la tragédie qui se déroulait sous ses yeux, mais la ressentait entièrement.

Le roi poursuivit.

— Le père Péréa Tross s'est présenté pour le prendre à sa charge. Il grandira au cœur du monastère des Chants Divins, avec les moines.

Ainsi soit-il. Adieu, humanité souillée. J'ai fait ce que j'ai pu malgré ce que j'étais.

Quant à toi, mon fils, j'ignore s'ils te méritent. Toi seul en seras le juge. Mais lorsque se faneront les dernières fleurs de l'espoir, il ne restera que toi pour sauver ce monde...

...toi seul, mon fils. Eloran.

Chapitre II

Aujourd'hui.

Stries bleutées et danses végétales coexistaient tels le cygne et la canne. Vision virevoltante d'une âme perdue, les yeux renversés et admirateurs, l'esprit rêveur bercé par les feuillages chahuteurs, une femme allongée découvrait l'humble beauté de la plus simple expression de ce qui se crée pour engendrer, puis disparaître. Dame Nature l'honorait de son paradoxe, elle qui était à la fois d'une authentique simplicité et d'une saisissante subtilité. Les rayons du soleil perçaient la forêt et se cristallisaient dans ses pensées comme des diamants de l'immatériel.

Seule au milieu des bois, semblable à une biche que rien n'attachait, elle se releva le cœur serein. Elle était emplie d'une paix indescriptible que, elle le savait, elle ne pourrait, par un quelconque mystère, emporter au-delà de la forêt. La rosée matinale soulevait les fragrances de mousses et de champignons, délicats parfums de vie.

Qui était cette femme ? Que faisait-elle au milieu de nulle part ? Elle-même se posa la question. Point qu'elle n'en eût la réponse - un fin sourire s'esquissa aux coins de ses lèvres à cette idée. Le temps de quelques secondes, elle se complut à n'être personne, à jamais n'avoir reçu par son sang le destin qu'elle se savait tout tracé. Elle frissonna et resserra son gilet noir autour de son corps. Il était fait d'un textile d'une qualité hors pair. Cependant, seul un œil de maître aurait pu le remarquer. Tout le mal qu'elle s'était donnée à s'engueniller avait porté ses fruits. De la boue séchée salissait ses joues à la peau lisse et douce, ses manches empoussiérées avaient été découpées en lambeaux à tel point que tout homme l'eût considérée comme souillon. Si tel était son souhait, elle ne

mesurait pas entièrement, aussi naïve que pouvait l'être une jeune femme née avec une cuillère d'argent, si ce n'était d'or, dans la bouche, le mal qu'auraient pu lui infliger les plus vils hommes de ce monde.

Il lui fallut de longues minutes pour rejoindre la route la plus proche. Un moment, elle soupçonna celle-ci d'avoir disparu sous la végétation. Aujourd'hui était le vingt-cinquième jour de l'Echo Magama, le dernier avant de rejoindre Cassade.

Magama était faite de plaines cultivées et de bois géants. La vie végétale s'y développait de manière vertigineuse. Les plus grands arbres dépassaient facilement les cent mètres de hauteur, tandis que leurs racines se multipliaient à leurs pieds tels des sacs de nœuds. Les cultures n'étaient pas en reste, puisqu'à chaque Écho, il fallait retourner la terre, semer, moissonner, afin de profiter des bienfaits de l'andosol, cette terre fertilisée par les cendres que les nombreux volcans libéraient régulièrement. Un travail colossal qui demandait beaucoup de main d'œuvre. La culture agricole était au cœur de la vie Magamasienne.

La route se profila enfin. La jeune femme découvrit qu'elle avait été entièrement dégagée par les Débroussailleurs, ces hommes employés par le royaume pour veiller à ce que les chemins restent utilisables. En vérité, elle en fut étonnée. Elle ne les eût pas crus si efficaces que même les sentiers à peine suffisamment larges pour une calèche eussent été proprement dégagés. Elle devait admettre qu'elle ne savait que peu de choses de leur métier. Son ignorance l'agaçait. C'était une chose qu'elle avait eu grand mal à supporter ces dernières semaines. Depuis, elle n'avait cessé d'apprendre.

Une fois sur le chemin, se mouvoir devint grandement plus aisé. Ponctuellement, de petites secousses venaient chahuter ses sens et lui rappeler que par-delà ce bois et la grande plaine

de Loréanne dans laquelle elle se trouvait, le volcan Sigma brûlait d'un intarissable feu intérieur depuis l'aube des temps nouveaux baptisés la Chute de l'Antachodria. Sa base ne se trouvait qu'à une vingtaine de kilomètres.

Cela ne faisait qu'une dizaine de minutes, tout au plus, qu'elle progressait sur cet interminable chemin lorsque des claquements de sabots se firent entendre. Trois cavaliers galopèrent en direction de Loréanne, apparemment pressés. Elle s'écarta pour les laisser passer et remarqua qu'ils étaient armés et portaient des écussons de milicien. Les deux premiers la doublèrent dans un nuage de poussière, sans même lui adresser un regard. Le troisième décéléra en l'apercevant, avant de faire demi-tour. C'était un trentenaire, en pleine forme, dont les épaules semblaient sculptées dans la roche elle-même.

— Vous ne devez pas rester là, Madame ! tonna-t-il en y mettant tout de même les formes.

— Je suis en route vers Loréanne.

— Vous voyagez seule ?

Elle acquiesça. Il grimaça comme s'il s'était trouvé face à une inconsciente.

— Quittez la route au plus vite, rétorqua-t-il prestement. Vous êtes en danger !

Il l'avait exprimé avec tant de hardiesse qu'elle ne pouvait en douter.

— Une bande de scélérats cavale dans cette direction, et, par Zahâl, je n'ose imaginer quels sévices ils pourraient vous infliger s'ils venaient à vous débusquer.

Une sueur glacée la parcourut de part en part.

— Je vais rebrousser chemin, bafouilla-t-elle, tandis qu'elle sentait son cœur s'emballer.

Au loin retentissaient déjà les foulées lointaines de cette horde malvenue.

— Plus le temps, précipita le cavalier. En selle, Madame !

La jeune femme ne s'accorda pas le luxe d'hésiter. Elle saisit la main tendue et se fit hisser. Les rênes claquèrent et la monture s'ébranla dans une course folle en poussant des hennissements plaintifs. La jeune femme, peu à l'aise entre les bras d'un inconnu, se cramponna nerveusement au crin argenté de l'équidé. Les arbres défilèrent à toute allure. Elle jeta un regard en arrière, regrettant finalement de s'être éloignée de son point de départ. Depuis quand les brigands pouvaient-ils librement parcourir les terres de Bathlémé et commettre impunément leurs méfaits ? Le duc en avait-il connaissance ? Jamais le roi ne l'aurait accepté !

L'équidé atteignit rapidement l'orée de la forêt. Au sommet d'une dernière colline, ils débouchèrent sur une vaste étendue de lumière. Leurs yeux s'acclimatèrent et la vue se déroula aux yeux émeraude de la jeune femme.

La plaine était traversée d'une rivière sinueuse parsemée de moulins et lorgnée de champs de blé dorés. Il y en avait à perte de vue, mêlé aux champs d'orge et de lin, tant et si bien qu'ils couvraient les terres jusqu'aux flancs de l'imposant volcan. Le géant quasi millénaire crachait d'immenses panaches de fumée grise qui ombrageaient une partie de la plaine.

L'homme fit ralentir sa monture avant qu'elle ne perde en vigueur.

— Nous sommes hors de danger, rassura-t-il la jeune femme. Ce genre de brigands ne s'approchent jamais des cités. Ils lorgnent les chemins à la recherche de voyageurs naïfs. D'autant plus qu'ils savent l'alerte donnée. Ils nous ont vus. Ils auront détalé avant que la milice n'intervienne.

— Je ne pensais pas la région si dangereuse.

— Hélas...nos moyens sont plus limités qu'ils n'y paraissent. Ces derniers temps, le royaume s'est reposé sur ses lauriers et a laissé la situation se dégrader. La milice a été fondée en l'absence d'une véritable armée. Et les choses vont de mal en pis.

— Pourquoi ? Magama n'est-il pas assez généreux ? Personne ne connaît la faim en cet Écho.

— Quelle étrange question ! S'il existe un lieu où il n'importe aux Hommes que d'avoir à boire et à manger, il se trouve loin de notre royaume. Vous le sauriez si vous étiez une souillon.

Il n'avait pas fallu longtemps à la jeune femme pour se faire démasquer. Elle se troubla et bafouilla quelques mots incompréhensibles. Son sauveur ricana sans rien ajouter. Quand ils passèrent devant quelques paysans affairés à l'entrée des champs, il les salua.

— C'est jour de marché. Tout est calme à l'extérieur de la ville, mais ça grouille plein sur la grande place.

La jeune femme les regarda un moment. Elle aimait bien observer les gens travailler. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer à quoi pouvait ressembler une vie de labeur. Les métiers de la terre comme trop de choses en ce monde la fascinaient et l'effrayaient tout autant.

— Quand l'avez-vous remarqué ? s'enquit-elle finalement.

— À peine vous avais-je observé du haut de ma selle, dans les bois, que j'avais deviné ne pas avoir affaire à celle que vous vouliez paraître.

— Comment me suis-je trahie ?

— Votre regard. J'y lis l'intelligence d'une femme instruite.

Il l'avait dit sans flatterie. Elle fit une moue gênée.

— Ne vous offusquez pas. Votre accoutrement est convaincant. Vous auriez pu duper la plupart des gens.

— ... mais pas vous. Ce n'est pas ma première fois et vous êtes le seul à l'avoir remarqué. Quel fin observateur !

— J'ai été... soldat, autrefois. Tout voir et tout entendre est mon credo.

Il l'avait dit de manière détachée, comme s'il n'y croyait pas lui-même. Cela attisa la curiosité de la jeune femme.

— Pourquoi avoir démissionné ?

— J'ai cru donner un sens à ma vie, mais je me suis seulement déraciné. Maintenant, j'entraîne les miliciens.

— Et cela a-t-il plus de sens pour vous ?

— Il me permet de nourrir ma femme et mes enfants. Comment cela pourrait-il ne pas avoir de sens ? Mon père m'a octroyé cet emploi. Un rare privilège avec la censive qu'il m'accorde.

— Votre père semble être un homme important.

— Je suis le fils du duc Eiffelinwell.

— Le seigneur de Bathlémé ? J'ignorais qu'il eût un fils.

— Illégitime. Le fruit de son déshonneur qu'il préfère cacher, quand bien même il n'a point d'héritier. Ainsi il achète ma discrétion et mes services contre de maigres privilèges que je ne suis pas en mesure de refuser.

La jeune femme n'insista pas devant l'amertume de son sauveur. Ils traversèrent un pont de bois. Les claquements des sabots résonnèrent sous la voûte. Un moulin tournait à plein régime, sa roue entraînée par le courant de la rivière.

— Jamais je n'aurai de bâtards, car jamais je ne renierai la femme de mon cœur. Peu d'hommes assument leur faiblesse pour les femmes, laissant leurs bâtards à la rudesse d'une vie sans père. Mais je n'ai pas de réelle rancœur envers lui. Il est pieds et poings liés. Madame la duchesse n'aurait su tolérer sous son toit le fruit de la honte et du péché.

— L'honneur est un phare qui guide femmes et hommes vers la grandeur morale.

Elle ne vit pas le sourire en coin du cavalier. S'il ignorait le rang de la jeune femme, il ne doutait plus qu'elle fût issue d'une riche famille.

— Assez parlé de moi. Vous m'intriguez. Que faisiez-vous, accourée de la sorte, perdu au milieu de nos bois ?

Elle se renfrogna.

— Cela ne vous regarde pas.

— En effet. Je vous prie de m'excuser pour cette intrusion.

Pourtant, il brûlait à la jeune femme d'en discuter, d'autant plus qu'il lui était sympathique.

— Bon...je suis prête à entendre vos interrogations, mais je ne promets pas d'y répondre.

— N'avez-vous point de mari à votre recherche ?

Elle lui signala que non sans quitter des yeux les hautes palissades délimitant l'entrée de Loréanne s'élever sur la route.

— Avez-vous tant fauté qu'il vous aurait chassée ?

Elle roula des yeux et hocha négativement la tête.

— Si jeune et déjà veuve ?

Un petit rire gracieux s'éleva.

— Pourquoi voulez-vous me voir mariée ?

— Vous êtes issue d'une famille d'aristocrate, au minimum. Les mœurs d'argent sont ce qu'elles sont. La coutume veut que...

— ...je prenne époux dès l'âge de quinze ans ? Certes.

— Je ne saurais vous demander votre âge.

— Je suis bien plus âgée que cela ! Disons simplement que mon père doit s'accommoder d'une enfant, voilà tout.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Je suppose qu'il ignore tout de vos aventures.

Elle haussa les épaules sans s'étaler davantage.

— Pas de mari, mais pour autant, quelle est la raison de votre présence à Loréanne.

— Je recherche quelqu'un, un ami d'enfance. Je l'ai perdu il y a très longtemps.

— Un ami d'enfance ? Vous prenez de grands risques pour si peu. Son souvenir vous hante-t-il tant ?

— Vous ne pouvez imaginer à quel point. Notre séparation a été brutale et je n'ai jamais cessé de penser à lui. Il s'immisce même dans mon sommeil.

— Combien de temps cela fait-il ?

— ...que je suis à sa recherche ? Plus ou moins deux ans... qu'il a quitté ma vie ? Quinze ans.

Le long silence derrière elle en dit long à la jeune femme. Finalement, il expliqua avec pragmatisme :

— Loréanne compte plusieurs centaines d'habitants. Sans compter les gens de passage. J'ai peu d'espoir que vous le débusquiez. Pourquoi croyez-vous l'y trouver ? Vit-il ici ?

— Je voyage de ville en ville, accrochée à l'espoir. Je n'ai aucune idée d'où le trouver.

— Ne me dites pas que votre zone de recherche s'étend à tout le royaume !

— Vous me pensez naïve, je le sais bien.

— Optimiste !

— J'avais espéré le destin de mon côté, que tous ces cauchemars avaient un sens.

— J'aurais aimé vous donner raison. Mais qui ne tente rien... peut-être que je le connais. Comment s'appelle-t-il ?

— Eloran Hallebardier. Nous n'avions que six ans... je ne saurais dire si je serai en mesure de le reconnaître.

Un nouveau silence du cavalier.

— Me croyez-vous folle ?

— Sans aucun doute, Madame ! Touchante également. Mais si je puis vous donner un conseil, lorsque vous le dénicherez, pour le temps et l'énergie déployées, épousez-le !

Elle feignit de s'en offusquer, bien qu'elle mesurait la légèreté de son propos. D'une certainement manière, ils étaient sur la même longueur d'onde.

— Que vous importe de me marier ? joua-t-elle l'irritation.

L'homme immobilisa son cheval qui n'en sembla guère mécontent.

— Je t'ai connue plus endurante, ma belle, dit-il à l'équidé. Le poids des années te pèse.

Ils avaient passé l'enceinte de la ville et se trouvaient devant les écuries de la milice. Lerena descendit de selle, aidée par son sauveur.

— Si vous m'accompagnez jusqu'à chez moi, ma femme vous préparera une bassine d'eau chaude et un repas chaud.

— Je vous remercie, mais ce ne sera pas nécessaire. Cette tenue est la seule chose qui me permet de passer inaperçue. Au fait, comment dois-je vous appeler ?

— Sansom. Jeremy Sansom. Un peu comme "Sans nom" comme je le dis parfois pour agacer mon père. C'est celui de ma mère.

— Merci infiniment, Monsieur Sansom. J'ai eu beaucoup de chance que nos chemins se croisent.

— En toute honnêteté, vous avez eu de la chance, en effet. À moins que ce ne soit le coup de pouce du destin que vous espériez.

Sir Sansom, comme elle s'amusa à le qualifier en pensée, remonta en selle et conduisit sa monture à l'intérieur des écuries.

La jeune femme se retrouva seule, heureuse d'être hors de danger et pas mécontente de ne pas avoir eu à marcher. A posteriori, la route pour rejoindre la cité depuis la forêt s'était montrée nettement plus longue qu'elle ne l'avait mesuré depuis le ciel. Il lui semblait maintenant évident qu'elle n'aurait pas le temps de revenir à son point de départ avant la nuit, avant l'Écho. C'était sans réelle importance. Thorine lui soufflerait dans les oreilles, une fois de plus.

La cité était également plus grande que prévu. Pas assez pour disposer de fiacres comme à Asam ou Raine, mais assez pour que les services d'un charretier lui soient forts utiles, moyennant quelques Cuivrés.

Loréanne n'avait rien de comparable à la capitale. Bien plus petite et modeste, ses façades fleuries et l'absence d'odeurs

nauséabondes - une fois à bonne distance des écuries - en faisaient tout de même une charmante cité. Ici, pas de murs en pierre. Tout était fait de bois, y compris le clocher de l'église qui culminait par-dessus les toitures.

Un peu plus loin, une petite fontaine coulait paisiblement et dans ses eaux cristallines, elle aperçut son reflet. Triste spectacle. La terre lui démangeait les joues. Sa chevelure semblait plus rêche que du crin. Quant à ses vêtements, elle luttait pour ne pas céder à son envie de se dénuder.

Je suis Lerena, je suis Lerena, se répéta-t-elle.

Un simple prénom dans lequel elle plaçait son identité tout entière. Ces voyages l'emportaient si loin de son quotidien, sa vie, son père. Ne risquait-elle pas de se perdre dans la vie vagabonde, à trop s'en accommoder ? Cette pensée lui fit peur.

Elle déambula plusieurs minutes durant, puis se laissa porter par le cheminement des passants. Ils semblaient pour la plupart se diriger vers une même direction. Les autres, ceux à contre-courant, s'écartaient sur son passage, comme écœurés par les relents de puanteur qu'elle dégageait. Lorsqu'une femme recula en s'exclamant : « Pouah, ça sent le chien crevé », Lerena se demanda si elle n'avait pas abusé de la terre moussue.

Finalement, elle atteignit la place du marché dont lui avait parlé Jeremy Sansom. L'homme avait dit vrai quant à l'agitation qui y régnait.

Des marchands agitaient leur bras dans tous les sens, empoignant à pleines mains poissons, morceaux de viande séchée et légumes en tout genre. Ils beuglaient si fort qu'on eut cru les voir s'affronter dans un duel acoustique, mus par une

passion dévorante du métier ou un besoin vital de se faire remarquer.

Le soleil approchait déjà de son zénith. La jeune femme déambulait dans les allées, l'esprit ouvert à l'inconnu et les papilles éveillées par les senteurs appétissantes. Pour autant, elle ne manquait pas de scruter le moindre visage à la recherche de son ami d'enfance. Elle s'étonnait toujours des innombrables manières et coutumes qui coexistaient au sein du royaume. Tout ce brouhaha dégageait une certaine innocence, comme si les chamailleries « bon enfant » de ces marchands comptaient plus à leurs yeux que les ventes qu'ils allaient conclure. Cela ressemblait à un jeu.

Lerena approcha d'un étalage de fruits. Elle en connaissait la plupart, mais une vieille dame assise lui en tendit un qu'elle n'avait jamais vu.

— Combien vous dois-je ? s'enquit-elle.

La vieille dame sourit d'une bouche à demi édentée. Lerena se demanda honteusement s'il aurait été plus rapide de compter le nombre de dents tombées ou restantes.

— Qui parle de payer ? Tu es toute maigrichonne. Mange ! On l'appelle le fruit du pauvre, mais il n'en a que le nom. Il est très généreux.

Lerena saisit la petite sphère rosée. Sa peau était molle, épaisse et lisse. Le fruit tenait dans la paume de sa main, quoique légèrement plus gros. La vieille dame lui fit signe de le goûter. Elle le porta à sa bouche. Son odeur lui rappelait la fraise, fragrance assez surprenante venant de ce qui s'apparentait à un agrume. Ses dents se refermèrent sur la chair et en découpèrent un morceau. D'abord, elle ne sentit rien, tout juste un goût sucré. Le jus se répandit sous son palais, laissant lentement la succulente saveur s'offrir à elle. Il ne lui fallut pas bien longtemps pour aller chercher une seconde bouchée.

— Quel délice ! articula-t-elle la bouche pleine.

Elle lui trouva toute la beauté et la fraîcheur de cette région. « Le fruit du pauvre » ? Pas étonnant qu'elle n'en eut jamais mangé. Sa joie d'explorer le monde se résumait tout entière dans ce fruit. Elle remercia la vieille dame, puis s'en alla en poursuivant sa dégustation. Les allées du marché devinrent de plus en plus étriquées. Une foule toujours plus dense obstruait les allées, tant et si bien qu'elle se fit bousculer à plusieurs reprises. Elle n'en finit plus de se confondre en excuses.

Tout à coup, perdue parmi mille odeurs d'épices et de sueurs, l'une d'entre elles se démarqua, comme la fragrance d'un vieux coffre à souvenirs que l'on venait d'ouvrir.

Je reconnais cette odeur, songea-t-elle.

Sous le joug de sa mémoire olfactive, elle chercha celui qui en était à l'origine. Le temps d'une seconde, elle croisa un regard qui la pétrifia.

— C'est lui...se murmura-t-elle, frissonnant d'excitation.

La foule l'engloutit presque aussitôt, à son grand damne. Lerena se précipita à sa rencontre, mais ne trouva que plus de visages inconnus. Sans perdre un instant, elle se faufila d'allée en allée, accrochée à son grand espoir.

Par Zahâl, s'invectiva-t-elle en pensée. Je ne peux pas le perdre si proche du but, alors même que je tiens enfin une piste après deux ans de recherches vaines.

Elle revit en pensée la vision fulgurante entraperçue au milieu des passants. Celui qu'elle poursuivait n'avait plus rien du petit garçon de ses souvenirs. Une épaisse barbe noire, un visage mûr, bref, un homme comme elle aurait dû s'y attendre après quinze années. Pourtant, il n'avait fallu qu'un instant pour déchiffrer par-delà ce visage anguleux le regard inaltérable de son ami.

Elle atteignit une allée plus aérée que les autres. Voilà un moment qu'elle l'avait aperçu et toujours aucune trace de lui. Ses chances s'amenuisaient de minute en minute.

— Non ! ragea-t-elle à la vue de tous, désespérée.

Quelle frustration ! Elle avait trouvé l'aiguille dans la meule de foin et il avait fallu qu'elle lui échappe des mains. Comment avait-elle pu manquer son rendez-vous avec le destin ? Si son ami d'enfance n'était que de passage, combien d'années lui faudrait-il de plus pour créer une nouvelle occasion ? Après une demi-heure de recherche, elle s'avoua vaincue et s'affala sur un banc à l'écart des étals. Tout était terminé. Le temps lui manquait. Elle avait organisé ce dernier voyage comme un baroud d'honneur. Il n'y en aurait pas d'autres, elle en avait fait la promesse à son père.

Des cris retentirent dans les rues de Loréanne. Rien à voir avec le brouhaha du marché, ceux-ci se caractérisaient par de l'effroi et de la panique. Les groupes de passants s'agitèrent de plus en plus, tant et si bien que tous se mirent à courir à hue et à dia. Lerena resta figée de perplexité, attentive à ce brusque changement d'ambiance. Tirillée entre l'envie de prendre ses jambes à son cou et l'ineffable certitude qu'elle n'avait nulle part où aller, elle en resta prostrée sur son banc.

— Que se passe-t-il ? cria-t-elle aux premiers venus.

Personne ne daigna lui répondre. Tous semblaient comme poursuivis par le diable. La tension s'accroissait et la peur rattrapa Lerena. Lorsqu'un homme passa devant elle, elle se releva d'un bond et lui agrippa le bras.

— Ne reste pas là ! grogna-t-il en se dégageant.

— Je vous en prie, monsieur. Dites-moi ce qu'il se passe.

— Des bandits ont franchi les portes de la cité. Rentrez chez toi !

Sansom s'était trompé... même la milice ne les avait pas dissuadés d'attaquer Loréanne. Bathlémé était une terre définitivement plus dangereuse qu'elle ne l'eût soupçonné.

L'homme s'en était allé à toute allure, à l'instar de tous les clients et marchands qui, il y avait encore quelques minutes, avaient empli la place du marché. Seule au milieu des étales, Lerena se demanda que faire et où aller. Elle n'avait pas eu l'intelligence de suivre Jeremy jusqu'à chez lui et ignorait son adresse. Peut-être pouvait-elle se cacher quelque part ? La réponse ne se fit pas attendre, puisqu'un cinquantenaire vêtu d'un tablier blanc enfariné lui fit signe depuis une façade de la place. Elle ne se fit pas prier.

— Cachez-moi, monsieur, l'implora-t-elle. Je vous en supplie.

— Entrez vite, jeune fille ! dit-il dans sa barbe.

D'un geste, il renouvela son invitation sans quitter la place des yeux. Une dizaine de personnes s'était agglutinée à l'intérieur. Une femme et ses deux filles se cachaient derrière le comptoir. La plus jeune n'avait pas plus de deux ans. Elle mâchouillait un quignon de pain insouciamment.

— Faudra le payer, railla le boulanger en rentrant, comme si cette enfant était l'objet de sa mauvaise humeur.

La mère le foudroya.

Un lourd et interminable silence envahit le magasin. D'autres cris glaçants leur parvinrent de rues adjacentes, accompagnés de bruits d'affrontements. Il en fallait plus pour empêcher le boulanger, pragmatique, de s'occuper de sa fournée de pains. Il se retira dans le fournil, à l'arrière de la boutique, s'empara de sa pelle à pain et, tout en faisant fi des regards désapprobateurs des réfugiés qui l'observaient par l'ouverture, plongea dans le four pour en ressortir six grosses miches dorées. En revenant au magasin, il s'en justifia :

— J'ai une affaire à faire tourner, moi !

Il faisait de plus en plus chaud au rez-de-chaussée depuis que l'artisan avait fermé la porte arrière. Ceci ajouté au stress, tous se mirent à suer à grosses gouttes. Dehors, tout était parfaitement calme.

— Ça va durer combien de temps, cette histoire ? il s'agaça, avant d'ajouter à son épouse : je monte jeter un coup d'œil.

L'homme emprunta une porta latérale qui semblait donner sur un couloir. Lerena l'entendit grimper de vieilles marches éreintées. L'impatience la gagnait. Elle n'acceptait pas d'attendre dans l'ignorance.

Une goutte de sueur roula lentement depuis sa nuque le long de son dos. Elle frissonna. Assez ! Elle fila en douce vers le couloir annexe et gravit les marches d'escalier à pas de velours. Il faisait bien meilleur à l'étage. Il s'agissait d'un logement, très probablement celui du couple d'artisans. Il aurait été malvenu d'y circuler telle une voleuse. Elle s'essuya le front et chercha le propriétaire. Elle le trouva dans la première chambre. L'homme était accroupi devant la fenêtre, le nez collé à la vitre. D'un raclement de gorge, elle se signala. Il s'insurgea d'un regard, mais ne lui fit aucun reproche. D'un geste, il lui fit signe d'approcher. Le silence semblait de mise.

Soudain, alors qu'elle se trouvait au milieu de la pièce, le boulanger remua prestement la main, l'incitant à s'immobiliser.

En bas, il y eut un craquement tonitruant. Des bruits de verre retentirent, suivis de cris. Quelques voix d'hommes rustres se démarquèrent du chaos ambiant. Le boulanger se leva d'un bon et se rua vers les escaliers au secours de sa femme.

Lerena, alerte, quoique désespérée, s'approcha de la fenêtre pour jeter un œil à l'extérieur.

La place du marché n'était pas en reste. Des groupes de scélérats se répandaient dans les allées et saccageaient tout. Des maisons alentour, étaient extirpés, parfois même traînés, hommes, femmes et enfants. D'autres habitants entraient en colonnes par les rues perpendiculaires, mains sur la tête, sous la vigilance intransigeante des envahisseurs. Si par malheur, et elle en fut témoin, l'un d'eux résistait, il se voyait rossé si violemment qu'il était impossible d'un simple regard d'évaluer s'il était encore en vie.

Le ballet continua un long moment, tant et si bien que plusieurs centaines de personnes se retrouvèrent entassées au centre de la place.

[Commandez en cliquant sur ce lien](#)

